

taient arrêtés aux factoreries, qu'il leur arriva bientôt deux compagnes. Leur audace augmentant avec leur nombre, elles s'échappèrent des chaînes à porteur qui leur servaient de prisons ambulantes, pour aller parcourir à pied les rues et les places publiques. C'en était trop ; à l'étonnement de la populace succédèrent bientôt un mécontentement, une irritation dont les symptômes devinrent chaque jour plus menaçans. Le 6 décembre, Mmc. Parker et Isaacson ayant traversé la rivière, en compagnie de plusieurs messieurs, pour aller visiter un temple, dans l'île de Honam, une foule nombreuse se porta à l'endroit du débarquement et manifesta des dispositions si malveillantes, que les promeneuses et leurs chevaliers jugèrent prudent, cette fois, de battre en retraite, ce qu'ils firent en se jetant précipitamment dans leurs canots qui s'éloignèrent à force de rames sous une grêle de pierres.

« Dans la matinée du 7, un rassemblement considérable se porta vers le quartier américain ; quelques matelots Lascars, pris divresse, se querellaient avec les Chinois. Les deux dames, curieuses sans doute d'assister à une de ces orgies populaires, s'aventurèrent seules au milieu de la place publique. A 2 heures, tout était tranquille, et je quittai Canton pour aller voir le temple d'Honam. Comme la veille, il y avait là une cohue de très mauvaise apparence, qui paraissait disposée à me faire un vilain accueil, mais il suffit à mon interprète de prononcer le nom de *Faukée* (Américain,) pour nous faire ouvrir un libre passage jusqu'au temple. Là, nous fûmes reçus avec toutes les grotesques démonstrations de la courtoisie chinoise, par les prêtres du lieu qui nous firent visiter dans tous ses détails ce vaste établissement et qui, après nous avoir tout fait voir, même les cochons sacrés, que l'on tient d'ordinaire à l'abri des regards profanes, nous convièrent à un repas frugal, composé de fruits, de confitures et de thé.

« Il était 4 heures de l'après midi quand je rentrai à Canton. L'émeute avait beaucoup grossi et pris un aspect fort alarmant. Elle avait même commencé l'attaque en essayant de renverser la clôture en bois qui entoure, du côté de la rivière, le jardin de la compagnie des marchands Hong. A six heures, les émeutiers réussirent à envahir le jardin et se précipitèrent vers les factoreries anglaises. Leur premier acte, en y arrivant, fut de mettre le feu au drapeau anglais qui flottait sur l'un des bâtimens. Alors commença le pillage des immenses magasins de la compagnie, qui furent ensuite incendiés. Tout près de là se trouvait l'établissement occupé par MM. A. Heard et Cie (Américains), dans les coffres desquels se trouvait une forte somme d'argent (de \$400 à 500,000) appartenant en grande partie à une maison anglaise engagée dans le commerce de l'opium. M. A. Heard, son fils et M. Dixwell résolurent de défendre jusqu'à la dernière extrémité ce précieux dépôt qu'il leur était impossible d'emporter, placés qu'ils étaient au centre de l'émeute. Ils espéraient que leur nationalité américaine les sauverait, mais on savait qu'ils n'étaient guère que les agens de maisons anglaises, et d'ailleurs la foule prenait trop de goût au pillage pour s'arrêter, par politesse internationale, devant un trésor dont les meneurs connaissaient l'existence. La maison fut attaquée, envahie ; mais Heard et ses deux compagnons, armés de fusils, firent si bonne résistance qu'ils forcèrent les assaillans à reculer. Mais il leur fallut bientôt fuir eux-mêmes devant un autre ennemi contre lequel leur bravoure était impuissante, devant l'incendie qui se propagea jusqu'à eux.

« Pendant ce temps, la populace, attirée par la lucur incendiaire, accourait de toutes parts sur le théâtre de l'émeute, et on entendait mille voix furieuses pousser les cris de « *mort aux Hongmo (Anglais) ! mort aux Funqui (démons étrangers) !* » Bientôt la maison de MM. Wetmore et Cie, où je me trouvais, fut enveloppée ; nous n'étions armés que de quelques pistolets et des Chinois amis nous engagèrent à demeurer tranquilles, parce que si nous nous hasardions à sortir nous serions infailliblement massacrés. Nous sortîmes cependant, et on nous ouvrit un libre passage aussi longtemps que l'on nous reconnut pour des Américains. Mais tout-à-coup un des nôtres fut arrêté aux cris de *Hongmo ! Funqui !* qui retentirent aussitôt avec une telle colère autour de nous, que, n'osant pas continuer notre marche, nous fîmes à la hâte retraite vers la maison que nous avions quittée, et dans laquelle nous nous attendions à chaque instant à voir pénétrer l'incendie qui faisait d'effrayans ravages en face de nous. Heureusement, le vent du nord chassait les flammes dans la direction de la rivière. Nous prîmes la résolution, dans les cas où nous serions attaqués, de faire bonne résistance. Tous les livres et papiers importants de M. Wetmore furent distribués entre nous pour être emportés ; quant aux espèces, nous les portâmes à côté du puits profond qui se trouve dans la cour, pour les y jeter au moment où il nous faudrait prendre la fuite. Nos dispositions ainsi faites, nous établîmes des communications avec nos voisins, au moyen d'échelles jetées d'une croisée à l'autre, mais la plupart des maisons étaient désertes. Le consul américain et les familles Russell et Trott, et beaucoup d'autres s'étaient échappés, déguisés en Chinois, grâce à la protection d'un mandarin ; mais il paraît que cette retraite ne s'est pas opérée sans de très grands dangers, et qu'ils ont plus d'une fois regretté de l'avoir entreprise. Ils sont cependant arrivés sains et saufs à Wampoa. Quant à Mmc. Parker et Isaacson, les deux premières héroïnes de ce drame effrayant, elles avaient trouvé asyle, avec leurs maris et quelques amis, dans la maison d'un négociant chinois très influent, qui leur avait ensuite donné les moyens de se rendre à Wampoa.

« Après nous être comptés, au nombre de 8 ou 10, nous retournâmes chacun à notre poste, pour suivre les progrès de l'incendie et de l'émeute. Rien de nouveau ne se passa jusqu'à 3 heures du matin, et quelques uns de nous purent prendre un peu de sommeil. Lorsque le jour vint enfin éclairer

les événemens dont les ténèbres augmentaient l'horreur, nous vîmes tous les établissemens de la compagnie anglaise envahis par la populace qui encombrait aussi les avenues des factoreries américaines et hollandaises, mais sans faire mine de vouloir les attaquer.

« Pendant la nuit, quelques mandarins s'étaient portés sur le lieu du désastre, mais avec des forces très insuffisantes, qui avaient été bientôt dispersées. Ils avaient fait aussi avancer des pompes, mais ils n'essayèrent pas de les manœuvrer, et on les entendit déclarer qu'ils ne chercheraient à arrêter l'incendie que dans le cas où il se propagerait en dehors du cercle des factoreries anglaises.

« Cependant le spectacle devenait de plus en plus effrayant, le danger augmentait toujours. Le vent ayant un peu tourné au nord-est, poussait les flammes sur les factoreries américaines, et la destruction prochaine de notre asyle nous paraissait inévitable. Dans la nuit, nous avions vainement essayé de trouver un messager pour faire demander du secours à Wampoa ; et c'était peut-être un grand bonheur pour nous de n'avoir pas réussi, car les forces que l'on aurait pu envoyer à notre assistance auraient été impuissantes et n'auraient fait que soulever contre nous la fureur de la populace. Le matin de bonne heure, les autorités chinoises firent de nouveau leur apparition, mais furent encore repoussées. Tout-à-coup, nous aperçûmes un pauvre diable de matelot américain, perdu au milieu de la foule, et se servant si habilement de ses armes que l'on faisait un large cercle autour de lui ; sa position ne nous en paraissait pas moins désespérée ; mais bientôt nous vîmes apparaître Faulk, Summer, Loud et Lockwood, qui venaient de débarquer avec leurs équipages, au nombre de 25, tous armés jusqu'aux dents. Le capitaine Loud resta à la garde des embarcations avec quelques matelots, et les autres se dirigèrent bravement vers les factoreries américaines.

« Il est impossible de dire tout ce qu'il avait fallu de dévouement et de courage à ces 25 hommes pour se hasarder dans une aussi audacieuse entreprise, pour essayer d'arriver jusqu'à leurs compatriotes en remontant à force de rames, sur une distance de quatre milles, la rivière encombrée de chaloupes chinoises, et puis pour s'ouvrir un passage au milieu de la cohue furieuse de cette populace. Lorsque ces braves furent arrivés jusqu'à nous, il fut immédiatement décidé que nous essaierions d'arriver à leurs embarcations ; et notre retraite, cette fois, s'opéra non-seulement sans danger, mais aux cris amis de *Fauwkées !* poussés par le peuple qui ouvrait ses rangs devant nous. En arrivant au fleuve, nous trouvâmes le capitaine Loud entouré par un rassemblement menaçant contre lequel il faisait d'ailleurs très bonne contenance. Le succès nous ayant donné confiance, nous marchâmes droit à ce rassemblement qui recula devant nous, sans qu'il nous fût besoin d'user de nos armes. C'était un étrange spectacle que de voir tous ces misérables passer instantanément de la colère la plus féroce à la frayeur la plus grotesque, et se prosterner la face contre terre aussitôt que nous levions de leur côté le canon de nos pistolets. Si peu que nous fussions rassurés nous mêmes, nous fûmes plus d'une fois pris des plus bruyans accès de rire.

« Une fois maîtres de la place, il fut tenu un conseil dans lequel nous décidâmes que tous les papiers et autres objets précieux que nous avions apportés seraient mis dans les embarcations, mais que nous resterions à terre pour attendre les événemens, espérant qu'il nous arriverait des renforts assez considérables pour nous mettre à même de rentrer dans les factoreries et les protéger contre le pillage ; nous comptions principalement sur les équipages des navires anglais qui se trouvaient à Wampoa et à bord desquels il y avait plusieurs centaines d'hommes, mais ils se firent bien longtemps attendre.

« Notre position, bien que fort dangereuse, n'en était pas moins des plus amusantes. Rien n'était curieux comme le spectacle que nous avions sous les yeux. Les Chinois étaient beaucoup plus occupés à se voler les uns les autres qu'à piller les factoreries. A mesure qu'il en sortait un des magasins, une foule d'autres se précipitaient sur lui, et lui arrachaient sa proie qui passait ainsi successivement de mains en mains. Une de ces scènes nous fit beaucoup rire. Un des pillards avait réussi à atteindre le rivage et à jeter dans un canot une somme considérable d'argent. Il mettait déjà les rames en mouvement, heureux d'avoir échappé à la foule qui le poursuivait, lorsque tout-à-coup il se vit entouré par un grand nombre d'autres canots. Il fut attaqué, saisi, et plongé dans l'eau à diverses reprises, jusqu'à ce qu'il livrât lui-même la prise de son vol à ces nouveaux voleurs.

« Après midi, notre troupe s'augmenta considérablement, grâce à l'arrivée de quelques embarcations américaines et anglaises, venues de Wampoa. M. Heard, accompagné de 4 ou 5 hommes bien armés, alla débarquer en face de sa factorerie, qu'il trouva envahie par la populace qui se partageait le trésor considérable dont j'ai déjà parlé. M. Heard tira en l'air un coup de fusil au bruit duquel tous ces lâches voleurs prirent la fuite, laissant près de \$200,000 sur les \$500,000 qui se trouvaient dans la caisse de M. Heard.

« A 4 heures, les autorités firent une troisième apparition, cette fois avec une force considérable devant laquelle se dispersa l'émeute dont l'œuvre de destruction et de pillage était d'ailleurs accomplie. La plupart des étrangers se rendirent à Wampoa ; mais je restai avec M. Wetmore et quelques autres pour voir ce qui se passerait la nuit. Nous avions avec nous 45 hommes de nos équipages.

« Tout fut calme. Le 9 au matin apparut le steamer anglais *Proserpine*, ayant à bord sir Hug Grough, qui eut une entrevue avec les autorités chinoises, desquelles il reçut les plus larmoyantes protestations sur la douleur qu'éprouvaient des désordres qui avaient eu lieu la veille. Il reçut l'assurance